Prologue

Unica

Unica ne supportait pas le regard tragique de la grande poupée offerte par l'étrangère. Poussée par une rage bouillonnante, elle lui perça chaque œil avec des ciseaux et la fit tourner sur elle-même. Tourne, tourne, vilaine en caoutchouc ! Elle la démembra ensuite minutieusement puis lui coupa les bras. Méchante ! Tu es méchante ! Ping ! Elle frappait l'amie de son papa adoré, ce papa qu'elle aimait depuis le premier jour et qui était son préféré. Mais pourquoi partait-il toujours en l'abandonnant ?

Unica se mit à rire. De retour après une longue absence, il lui faisait un baise-main, comme à une vraie dame. Son père magicien savait si bien la sauver, à la dernière seconde, de terribles chutes ! Il était capable d'accomplir les exploits les plus invraisemblables. L'enfance d'Unica avait été le bonheur de sa vie. Mais, à présent, il contemplait, de ses yeux noirs et rieurs, sa belle invitée. Et, pour se débarrasser d'Unica, il lui avait ordonné d'aller se coucher après le déjeuner. Manifestait-il à l'élégante étrangère cette tendresse à la fois comique et violente qu'Unica n'avait cru destinée qu'à elle ? La piquait-il aussi de sa moustache quand il l'embrassait ? Cette étrangère

avait-elle cru obtenir les faveurs de la petite fille en lui offrant une poupée ? Méchante !

Sa rage augmentant, Unica coupa la tête de la poupée, en extirpa les yeux, s'amusa un moment avec eux. Elle aurait voulu les enfoncer dans le sexe de l'aveugle démembrée. Elle asséna des coups de poing au ventre de ce qui n'était plus une poupée mais un tas informe, le lui taillada, l'ouvrit. Et c'était le ventre de sa mère qu'elle ouvrait, pour s'avorter d'elle-même. Avec volupté, elle mit en pièces les précieux vêtements de la mutilée. Enfin, elle jeta la poupée par la fenêtre. Ping !

Les orbites vides de la poupée continuaient à la fixer.

Première partie

« Je m'assois avec mes poupées près du poêle et je rêve. / Je rêve que mon papa est revenu…/Je rêve que mon papa est encore en vie… »
Poème d'une petite fille anonyme pendant la Shoah.

Un

Vingt-huit paires d'yeux, accrochés à Rachel, la jaugeaient. Les filles examinaient ses vêtements. Chemisier blanc boutonné jusque sous le menton, jupe bleu marine, chaussures fermées à petits talons. Peu de maquillage, seulement le trait d'eye-liner qui était son arme pour affronter le monde et, à cet instant, sa classe.

C'est l'estomac noué et les jambes flageolantes que Rachel s'était installée au bureau professoral. Quoique cachée sous le nom ambigu, Benhayoun, de son ex-mari, elle appréhendait l'antisémitisme de ses élèves, en majorité issus de l'immigration maghrébine. Le collège, bâtiment sinistre aux murs crevassés, se trouvait dans une ZEP[1], un quartier sensible. Selon la rumeur, les incidents graves s'y répétaient : pneus crevés, trafics de tous genres, rixes, bandes armées. Les autobus étaient la cible de jets de pierres et les passagers de crachats. Les forces de l'ordre se faisaient huer et insulter. Les bulletins de notes n'étaient plus envoyés aux parents, de peur d'être subtilisés dans la boîte aux lettres. Entre le premier septembre 2000 et

1. Les ZEP ont été créées en 1981 sous François Mitterrand et censées être dotées de moyens supplémentaires pour soutenir les élèves en difficulté scolaire et sociale.

le 31 janvier 2002, avaient été recensés en France 405 actes antisémites, soit plus d'un par jour.

Dès son premier regard sur les élèves de la sixième 8, Rachel avait vu en eux l'enfant qu'elle avait été, et la boule d'angoisse au creux de son ventre s'était transformée en énergie positive.

La première rencontre avec une classe était semblable au début d'un livre ou d'une symphonie. Chaque année scolaire était un voyage avec d'autres passagers. Un défi, chaque fois. Rachel retrouvait son rôle avec l'excitation du comédien entrant en scène. L'espace entre son bureau et les chaises était une scène de théâtre, un espace à part, magique. La classe était un décor, un trompe l'œil. Rachel commençait du neuf. Une nouvelle partition. Elle-même se sentait neuve. Dans le présent. Dans un partage que personne ne pouvait faire à sa place. Trouverait-elle le bon diapason, les justes répliques ? Séparés par la barrière des générations, les enfants n'avaient ni les mêmes préoccupations, ni le même langage qu'elle. Le jour de la pré-rentrée, une collègue lui avait donné le conseil de se faire respecter tout de suite, sinon ils allaient la manger toute crue. Elle ne devait pas sourire avant le mois de novembre. Mais Rachel préférait être naturelle et obtenir ainsi une proximité avec ses élèves.

— Vous êtes Arabe, Madame Benhayoun ? Parce que moi, j'aime que les Arabes.

Désarçonnée par cette question posée par une enfant menue à la grâce animale, Rachel marqua une suspension inquiète avant de déclarer qu'elle n'était que son professeur de français.

Nedjma, dont le nom, précisa-t-elle avec fierté, signifiait étoile, se rassit sous le murmure d'approbation de ses camarades. Elle semblait une meneuse, avec ses favoris et ses souffre-douleur. Elle compterait sur son charme personnel pour gagner les faveurs de ses professeurs.

— Oh, vous avez vu, m'dame ? Il m'regarde comme si on était des paysans. Mais que ce p'tit Français arrête de me regarder ! Arrête de m'regarder, j'tai dit ! Vie d'ma mère, j'tai rien demandé, à toi, vas-y !

Rachel observa l'enfant roux désigné par Nedjma. Ratatiné dans sa coquille, respirant l'insécurité, il devrait être abordé avec précaution.

Rachel donna aux enfants la consigne de se présenter avec les lettres de leur prénom. Pendant qu'ils étaient absorbés par leur tâche, elle balaya du regard leurs visages. Des visages lisses, nus, aux yeux parfois éveillés, parfois effrayés, qui la questionnaient, que bientôt elle reconnaîtrait, qui perdraient leur mystère. Une classe, cette entité-ange pourvue d'une trentaine de têtes, chacune avec sa langue, sa mélodie et son histoire, offrait un échantillonnage complet de tous les caractères humains. Déjà, des milliers d'informations se déployaient. Quelques-uns, comme des baromètres, laissaient deviner une personnalité. Ils avaient peut-être déjà dû se battre contre les difficultés de la vie, avaient peut-être connu les cinq blessures : trahison, rejet, abandon, humiliation, injustice. Mais ils étaient en vie au même moment, au même endroit qu'elle, et ils partageraient pendant un an, cinq heures par semaine, un destin collectif. Que de circonstances il avait fallu pour qu'elle se trouve là, devant eux ! Parmi tous les élèves possibles, il avait fallu que ceux-là fussent les siens. Il devait y avoir un sens à cela.

— Maîtresse, j'ai fini ! J'peux lire ?

— Avec le B, commença un enfant à la bouille ronde, je dis que j'aime les bonbons/ Avec le A, je dis que j'aime les animaux/Avec le R, je dis que j'aime rire/ Avec le I... Là, vous voyez, j'trouve pas, maîtresse.

— Tu vas quand même pas dire que tu aimes Israël, Baris ! ricana son voisin. Et les autres de s'esclaffer à cette idée saugrenue.

— Tu n'as qu'à dire que tu es irrésistible, proposa un mince petit brun à l'épaisse chevelure frisée et aux longs cils.

— Il s'appelle Abdallah Belkacem, indiqua Nedjma. Un intello. Il lit tout le temps. Harry Potter et le Coran.

Rachel considéra Abdallah avec sympathie. Canetti séparait l'humanité en deux catégories : les cochons que les livres encombrent et qui veulent s'en débarrasser et les anges qui planent entre piles et rayonnages d'ouvrages imprimés. Les livres montraient que d'autres vies, d'autres mondes étaient possibles ; ils procuraient un abri. Ils avaient aidé Rachel à supporter les frustrations. Elle dévorait tous ceux qui lui tombaient sous la main, errait de l'un à l'autre, s'y perdait. Elle n'avait choisi d'enseigner que pour rester au pays des livres.

À la fin du cours, Nedjma proposa de ramasser les fiches, Baris d'effacer le tableau. Quelques garçons s'excitèrent, des tables furent bousculées, des chaises grincèrent. Les élèves se précipitèrent vers la sortie, le dos fléchi sous le poids de cartables lourds, disproportionnés par rapport à leur taille. Rachel aussi, à leur âge, avait eu les épaules courbées par la peur, une peur au lait de laquelle elle avait été nourrie, qui était cousue dans son ventre, drôle d'animal qui griffait et se débattait. Et son regard de victime avait attiré la cruauté de son professeur de mathématiques. Facile, pour lui qui avait le pouvoir d'écraser une enfant vulnérable, de faire d'elle la risée de la classe ! Il lui avait fait subir une cruelle moquerie, une forme d'assassinat. Rachel n'avait pu en parler à ses parents, trop occupés par leurs querelles. Était-ce pour soigner la détresse de cette enfant d'autrefois que Rachel enseignait ? Ses élèves la confrontaient à la petite fille démunie qui pleurait en elle, et qui, chétive et le visage ingrat, séparée comme par un gouffre des jolies élèves potelées si sûres d'elles, dérangeait ; une petite fille sur l'esprit duquel une sorte de rideau descen-

dait et qui s'évadait en laissant sa pensée fuir par la fenêtre vers un univers de rêves.

Ce soir-là, tout en écoutant la chanson d'Olympia, tirée des contes d'Hoffmann, Rachel lut les fiches de présentation de ses nouveaux élèves. Elle caressa Mouchy qui ronronnait près d'elle, puis, tout en allongeant les cils des yeux qu'elle venait de dessiner, elle transcrivit les noms des enfants sur son carnet de notes. Elle les aimait déjà. Tout ce qui ne les concernait pas devenait secondaire : son père dans la maison de retraite du nid d'oiseau et le dénommé Jason qui, en répondant à son annonce matrimoniale, l'avait agréablement surprise au téléphone par sa connaissance de Hans Bellmer, plasticien et compagnon d'Unica Zürn, fascinante artiste sur laquelle elle écrivait. Rachel arriverait-elle à mener ce livre à bien ? La rencontre avec Jason serait-elle un choc, comme celle d'Unica avec Hans ? Voilà la poupée, s'était exclamé Bellmer en rencontrant pour la première fois Unica, belle jeune femme brune, languide, aux cheveux longs.